

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE DULCI.

VOL. I.

LAPRAIRIE, 11 DECEMBRE, 1834.

No. 3.

MELANGES.

L'ORPHELIN DE VERONE,

ou LE PROTECTEUR ANONIMÉ.

A l'époque qui vit le fils adoptif d'un grand homme remplacer dans le palais ducal, avec le titre de vice-roi, les anciens ducs de la riche Lombardie, et les gouverneurs qui, sous d'autres dénominations, avaient, depuis les conquêtes de la république française, succédé aux princes de la maison d'Autriche, au commencement du règne d'Éugène, je fis un séjour à Milan. C'était l'instant où la jeune et belle vice-reine avait annoncé à son heureux époux qu'elle aurait le bonheur de le rendre père; tout respirait à Milan la joie et l'espérance, ce n'était partout que fête et plaisirs. Les troupes de comédiens français donnaient tout les vendredis une tragédie au théâtre *della scala*; la cour y assistait en petite loge. Il était dans l'étiquette de l'ignorer; mais l'enthousiasme ne s'accommoda pas des froides lois du cérémonial. A peine eût-on aperçu la vice-reine et son époux, que de toutes les parties d'une salle immense partirent d'unanimes applaudissements. La vice-reine se pencha sur le balcon et fit un salut gracieux. Placée presque en face, je vis rayonner sa figure, belle de fraîcheur et de jeunesse, d'une expression angélique: c'était à la fois le noble orgueil de la maternité, le bonheur par de l'épouse chérie, et la douce dignité d'une princesse aimable et sensible. Le vice-roi, à ces acclamations dont une épouse adorée était l'objet, ne fut plus maître de ses transports; il estoura dans un mouvement passionné, la taille encore svelte de la vice-reine, et la sera contre son cœur avec un visible attendrissement. Le peuple aime partout à reconnaître dans ses chefs les vertus privées d'époux, de fils et de père, qui établissent une sorte de noble égalité entre les princes et les plus obscurs citoyens. Aussi de toutes parts retentirent des cris d'amour. On entendait sortir de toutes les bouches: *Dio le benedice! come si amano! cari sposi! son buoni, son gentili!* Le calme se rétablit, mais tous les regards restèrent fixés vers la loge.

Près de la mienné se trouvait un homme déjà d'un âge avancé, mais d'une figure noble et imposante. Il avait donné peu de marques bruyantes d'enthousiasme, mais l'approbation d'une âme de feu se peignait dans son regard lorsqu'il le portait vers la loge du couple royal. Un homme moins âgé, l'ayant abordé, je compris par des monosyllabes qu'ils parlaient du vice-roi, car, répondant à son interlocuteur, le plus âgé disait: "Non, non, mon ami, ce n'est pas trop... cela durera. Si tout le public savait ce que je sais du cœur sensible et

"bon d'Éugène, les applaudissements de viendraient de l'adoration, croyez moi.

L'autre ne me parut qu'à moitié convaincu. Alors, comme un argument victorieux, le premier lui détailla avec véhémence un événement où figurait le nom du vice-roi. Le peu de mots qui parvenaient jusqu'à mon oreille excitaient au dernier point mon avidité de curiosité. Ma loge était au niveau du parquet, ils s'appuyaient contre cette loge; je pris le parti de la franchise, et m'adressant au plus âgé des deux, j'avouai que je prêtai l'oreille; j'excusai mon indiscretion sur l'extrême intérêt que je prenais à son récit, et je le priai de me faire l'honneur de venir dans ma loge pour me donner des détails que je brûlais d'apprendre. Il y consentit avec cet empressement qui prouve qu'on est flatté d'une invitation, et qu'on met son amour-propre à y répondre. De combien de grâce ne s'embellirait pas le récit qui me fut fait, si je pouvais le transmettre au lecteur dans toute l'harmonieuse énergie de la belle langue Italienne! mais, forcée à une froide traduction, du moins je n'altérerai en rien les circonstances ni les détails d'une action touchante du fils adoptif de Napoléon. Sa généreuse compassion pour le malheur était une qualité qu'il avait puisée dans l'exemple et les leçons de la meilleure et de la plus aimable des mères.

Voici ce que me conta *il signor Albeni* (nom de l'Italien): "Il existait à Milan une famille qui, depuis plus de cent ans, avait rempli, de père en fils, un emploi de confiance, et plus honorable que lucratif, dans le palais des princes qui avaient gouverné la Lombardie. Celui qui occupait cette place à l'entrée des Français victorieux, s'était livré à une impétuosité de regrets, à une sincérité d'opinion qu'on eût dû respecter, puisque l'attachement à ses maîtres en était la cause; et qu'étant alors proscrits et sans pouvoir, la publicité et l'éclat faisaient des regrets du vieux Gioraldi une sublime imprudence.

"Dans tous les pays, chez tous les peuples, et sous tous les régnes, il y a de ces reptiles de la faveur, qui ne s'élèvent que par des preuves d'un zèle et d'un dévouement qui seraient repoussés avec horreur et mépris, si les souverains ou les gouvernans en pénétraient la lâcheté et la barbarie.

"Gioraldi fut dénoncé, privé de son emploi et d'une fortune dont la médiocrité attestait la légitimité. Jeté dans une prison, toute communication avec sa famille lui fut interdite. Il avait un fils d'un caractère élevé, et en tout digne de son père. Ce jeune homme était sur le point d'épouser Marietta Binelli, une des plus belles personnes de Milan, peu riche de fortune, mais

d'une bonne famille et dotée de toutes les qualités qui font espérer le bonheur. A la nouvelle de l'arrestation du vieux Gioraldi, la crainte d'être entraînés dans sa disgrâce, biens plus encore que la perte de ses biens, fit rompre, par les parens de la jeune Binelli, l'union projetée; mais les amans n'en furent que plus étroitement unis. Tandis que le jeune Gioraldi courait partout assiéger le pouvoir avec des preuves incontestables de l'innocence de son père, la jeune et fidèle Binelli faisait auprès des géoliers du père de son amant ces démarches qui adouciennent les agonies de la réclusion, et qui réussissent presque toujours à mon sexe parce que notre persévérance a toute la fermeté de la résignation, et que notre patience n'a point d'humeur lorsque notre but est de consoler ou de secourir.

"Les amans avaient un moyen de se voir, et tous les soirs Gioraldi attristait le cœur de son amie par l'aveu d'un mauvais succès de ses démarches pour rendre son père à la liberté. Il ne puisait le courage de la persévérance que dans ses entretiens avec Marietta. Plus heureuse que son amant, elle réussissait dans toutes ses entreprises pour adoucir les peines de l'objet de leur mutuelle et filiale tendresse. Bientôt les parens de la jeune Binelli, devenus cruels par timidité, se défendirent de toute espèce d'intérêt même de pitié pour un homme suspect et accusé. Ils sont rares les cœurs qui se rangent toujours du parti qu'on opprime: le vieux Binelli était plutôt de ces êtres froids.

Qui de ce beau nom d'homme ont perdu tous les jours, bien morts, dès long-tems avant l'heure suprême, Et dont on a pitié pour l'honneur de soi-même.

"Le fils de Gioraldi était enfin parvenu à faire passer sa plainte sous les yeux du grand-juge Luosi. Un témoignage courageux, une offre de caution, suffisaient pour obtenir un élargissement provisoire. Le jeune Gioraldi et sa maîtresse se jetèrent vainement aux pieds du vieux Binelli: il avait un fils à placer; l'ambition fit taire tout sentiment généreux, et la cause de l'infortuné fut perdue. Le vieillard ne résista point à cette preuve de barbare égoïsme de la part d'un homme dont il fut soixante ans l'ami. A peine son fils et sa jeune compagne de douleur lui avaient annoncé le refus de Binelli, qu'il fit jurer à son fils de quitter Milan, de pardonner au père de Marietta, mais de garder toute sa haine aux vainqueurs de sa patrie et à ses lâches compatriotes qui l'avaient dénoncé et trahi, de ne jamais rien solliciter ni recevoir de leur pitié. Le jeune Gioraldi le jura, et reprit presque en même tems le dernier soupir de son père; cette nouvelle avait percé la mort